Document generated on 06/06/2025 1:26 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les pâtés d'encre

Lucie Riou

Number 48, Winter 1996

Taches

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4373ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Riou, L. (1996). Les pâtés d'encre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 53–55.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les pâtés d'encre

Lucie Riou

Elles ont dit Mort en octobre 1958. L'été des Indiens et les feuilles qui n'en finissent plus de tomber. Elles ont dit Dimanche vers quatre heures. Un soleil bas, teinté de roux, les ombres qui s'allongent. Il fait chaud encore. Elles sont heureuses malgré tout de porter les habits de la nouvelle saison, du moins je le suppose. Elles ne m'en ont pas parlé, pas plus que des souillures de sang sur leurs vêtements. Ce qu'elles ont dit, c'est qu'il est mort sur le coup dans sa Cadillac neuve tout près du village, non loin du viaduc. Peut-être que cette fois-là en passant sous le viaduc, quelqu'un aura rappelé qu'il fallait baisser la tête. Elles m'ont fait la blague à moi aussi, longtemps, très longtemps. Et la tête, je la baissais avec cérémonie. Ce 19 octobre 1958, elles ont courbé la tête sous le viaduc. À peine ont-elles eu le temps de relever les yeux : l'accident s'était produit.

Elles sont quatre assises à l'arrière et moi près d'elles. Les grandes. Entre nous, l'écart d'une dizaine d'années. J'ai 29 mois, un âge où les événements marquent le corps. Et pourtant nulle trace visible ne subsiste de l'accident où mon père est mort. Rien pour indiquer la blessure. Je serai cette adulte dont le souvenir s'absente. La parole des autres, celles assises sur la banquette arrière. Elles racontent et racontent encore. Je demande à entendre l'histoire, que l'on dise ce que je porte, que ça ne se taise pas bêtement. Qu'elles traduisent ces fragments qui m'échappent. Que la mort soit parlée, sa mort.

La voiture roule à vive allure sur la nationale. Il conduit rapidement, chaque fois. Il devait y avoir chez lui une urgence. Désir d'être premier, à l'avant-scène. Foncer, oui, foncer sans attendre que d'autres vous dictent le chemin. Cependant,

lorsqu'elles parlent de lui, c'est avec retenue. On le conteste, l'admire, l'adore. L'une lui tenait tête chaque fois qu'il la punissait. L'autre se faisait une joie d'être la seule à l'accompagner lors de ses promenades. Celle-là était sa préférée. Parfois la nuit, il réveillait les enfants pour les emmener sur le quai voir les étoiles. Moi, j'aime imaginer qu'il me prenait dans ses bras, me faisait valser. Un homme fort qui me soulève et me fait rire.

Sur les photographies, il a le regard sérieux. Sauf sur une : à son travail, dans ce lieu pourtant sombre et vaste. Debout, habillé comme ses ouvriers qui ne craignent pas de se salir, lui, le patron, semblable aux autres. Dans ce lieu de mon enfance, son regard est calme ; je le vois qui sourit.

Après sa mort, une série d'objets deviennent subitement inutiles, vêtements, papiers... Personne n'a voulu de sa vieille plume Parker « 51 ». À cet âge, j'avais la certitude que cette plume avait une grande valeur. Un jour, je l'ai volée. Cachée par crainte que quelqu'un ne s'en rappelle l'existence, ne la réclame. Seulement, tous l'ont oubliée. Même chargée d'encre, elle n'écrit plus, la pointe fait des pâtés. La plume est là, près de moi, dissimulée dans un tiroir, une des parties de l'histoire qui manque.

Foncer sur la route nationale, tortueuse, étroite. Ne pas perdre de temps, jamais. Le seul moment qu'il ne contrôlait pas, c'était la nuit. Quelque chose en lui faisait obstacle à l'abandon dans le sommeil. Elles ont dit Insomnie. Étendu près de sa femme. Ces heures où il n'entendait que son souffle à elle, régulier. Insoutenable peut-être. Après l'accident, durant quelques années, cette place dans le lit c'est moi qui l'occuperai. Alors, à mon tour cette difficulté face au sommeil. Je haïrai le souffle de ma mère.

Après tout ce sommeil perdu, il n'y avait plus rien à gaspiller le jour. Foncer encore. Elles me parlent. Mais chaque fois leurs réponses ne sont pas les bonnes, nulle ne sait ce que l'enfant en moi a fait taire. Elles relatent des coups d'éclats, des originalités. Elles ont dit Il est mort. Dans un accident. Son automobile, il

l'avait gagnée aux cartes. C'est ainsi qu'elles racontent. L'enjeu : une Cadillac de l'année. Devant un tel pari, il ne pouvait que gagner. Photographie : mon père enlace ma mère près d'une auto. Puis, cette coupure de journal : un tas de ferraille. La légende parle de victimes de la route. Tous ont la même version des faits : Mort sur le coup.

Je suis toute petite, ma mère est assise dans la cuisine près de la fenêtre. Je lui demande Où est papa ? Elle tarde à me répondre, j'insiste. Elle dit Au ciel, avec les anges. Puis à nouveau le silence. Je vois qu'elle pleure. Ce sera la seule fois où nous nous serons parlé de cet homme. Nous n'irons jamais ensemble sur sa tombe.

Elle ne saura rien de ce qui m'empêche de dormir. Elle a dit Le ciel, les anges. Les yeux fermés, je vois cela clairement : tout est blanc, des nuages. Des gens circulent, les morts exemptés de l'enfer. Aucune parole puisqu'au ciel tout est parfait. L'attente que Dieu vienne. L'infini. L'intolérable. J'ouvre les yeux, pleure sans bruit. La peur sauvage de mourir durant la nuit et d'être envoyée au ciel. Soir après soir, cachée sous les draps froids, je révise la journée en y notant mes petites fautes ; des péchés véniels, comme disent les grands. Le choix brutal de l'enfant quant au purgatoire, ce lieu semblable à la terre. Je pense à mon père. Je prie pour qu'il n'expie pas trop vite. J'oublierai de craindre l'éternité pour mon père et pour moi. Je cesserai aussi de penser à lui. Questionnée, je dirai que je ne l'ai pas connu.

Puisque nulle trace ne subsiste. Seule, cette absence blessante face au danger. Et une plume oubliée qui fait des pâtés.